

## LA REDACTION

Pour son anniversaire. Pedro a reçu un ballon. Il a protesté parce qu'il l'aurait voulu en cuir blanc avec des carrés noirs comme ceux dans lesquels shootent les footballeurs professionnels. Celui-là, en plastique, et jaune par-dessus le marché, lui semblait beaucoup trop léger.

— Quand on veut marquer un but en faisant une tête, il s'envole. On dirait un oiseau tellement il pèse pas.

— Tant mieux, lui dit son père. Comme ça, tu te feras pas mal à la tête.

Et il lui fit de la main le geste de se taire parce qu'il voulait écouter la radio. Depuis le mois précédent, depuis que les rues de Santiago s'étaient remplies de soldats, Pedro avait remarqué que son papa tous les soirs, s'asseyait dans son fauteuil préféré, sortait l'antenne de la radio verte et écoutait avec attention des nouvelles qui arrivaient de très loin. Parfois il venait des amis de son père qui fumaient comme des cheminées et, après, s'étendaient par terre et se collaient au haut-parleur comme s'il allait leur distribuer des bonbons par les trous.

Pedro demanda à sa maman :

— Pourquoi ils écoutent toujours cette radio pleine de crachouillis ?

— Parce que ce qu'elle dit est intéressant.

— Et qu'est-ce qu'elle dit ?

— Des choses sur nous, sur notre pays.

— Quelles choses ?

— Des choses qui arrivent.

— Et pourquoi on l'entend si mal ?

— Parce que la voix vient de très loin-

Et Pedro tout endormi se mettait à sa fenêtre et tâchait de deviner entre quelles montagnes de la Cordillère que lui offrait sa fenêtre la voix de la radio pouvait bien se faufiler.

En octobre, Pedro disputa de grands matchs de foot dans le quartier. Ils jouaient dans une rue pleine d'arbres, et courir à leur ombre au printemps était presque aussi agréable que de nager dans la rivière en été. Pedro sentait que les feuilles bruissantes étaient comme l'immense verrière d'un stade couvert et qu'elles l'ovationnaient quand il recevait une passe précise de Daniel, le fils de l'épicier, ou s'infiltrait comme Simonsen entre les grands de la défense pour marquer un but.

— But ! cria Pedro. Et il courait embrasser tous ceux de son équipe, qui le portaient en triomphe comme s'il était un drapeau ou un cerf-volant. Bien que Pedro eût déjà neuf ans, il était le plus petit du coin et c'est pour ça que tout le monde l'appelait « microbe ».

— Pourquoi t'es si petit, lui demandait-on quelquefois pour l'embêter.

— Parce que mon papa est petit et que ma maman est petite.

— Et sûrement aussi ton grand-père et ta grand-mère, parce que t'es vraiment microbe.

— Je suis microbe, mais je suis intelligent et rapide. Tandis que, toi, la seule chose que tu sais bouger vite, c'est ta langue.

Un jour, Pedro fit une attaque foudroyante sur l'aile gauche jusqu'à l'endroit où aurait dû se trouver le fanion du corner si ça avait été un vrai terrain et non pas la rue de terre du quartier. Quand il arriva sur Daniel, le fils de l'épicier, il fit croire, d'une feinte de la taille, qu'il allait avancer, mais il bloqua le ballon du pied, le fit passer par-dessus le corps de Daniel déjà à plat ventre dans la boue, et doucement le fit rouler entre les pierres qui marquaient le but.

— But ! cria Pedro. Et il courut au centre du terrain pour recevoir l'accolade des copains. Mais, cette fois, personne ne bougea. Ils étaient tous cloués sur place à regarder l'épicerie. Quelques fenêtres s'ouvrirent et des gens s'y penchèrent, les yeux fixés au coin de la rue comme si un célèbre magicien venait d'arriver, ou bien le cirque des Aigles - Humains avec ses éléphants - danseurs. D'autres portes, cependant, s'étaient fermées, claquées par un coup de vent imprévu. C'est alors que Pedro vit le père de Daniel emmené par deux hommes qui le tiraient, tandis qu'un piquet de soldats pointaient sur lui leurs mitraillettes. Quand Daniel voulut s'approcher, un des hommes l'arrêta en lui mettant la main sur la poitrine.

— Bouge pas ! lui cria-t-il.

L'épicier regarda son fils et lui dit tout doucement :

— Surveille-moi bien le magasin.

Au moment où les hommes le poussaient vers la Jeep, il voulut mettre une main dans sa poche et aussitôt un soldat leva sa mitraillette.

— Attention !

L'épicier dit :

— Je voudrais donner les clefs au gosse.

Un des hommes le bloqua avec son coude.

— C'est moi qui vais le faire.

Il palpa le pantalon du prisonnier et, là où se produisit un bruit métallique, il plongea sa main et sortit les clefs, Daniel les saisit au vol. La jeep partit et les mères se précipitèrent sur les trottoirs, attrapèrent leurs enfants par le cou et les rentrèrent à la maison. Pedro resta près de Daniel dans le tourbillon de poussière qu'avait soulevé la jeep.

— Pourquoi on l'a emmené ? demanda-t-il.

Daniel enfonça les mains dans ses poches et serra les clefs au fond.

— Mon papa il est de gauche, dit-il.

— Et ça veut dire quoi ?

— Qu'il est antifasciste.

Pedro avait déjà entendu ce mot le soir quand son père était près de la radio, mais il ne savait pas encore ce que ça voulait dire, et surtout il avait du mal à le prononcer. Le « f » et le « s » s'embrouillaient sur sa langue et ça faisait un bruit plein d'air et de salive quand il le disait.

— Ça veut dire quoi anti-fasciste ? demanda-t-il.

Son ami regarda la rue vide à présent et lui dit comme un secret

— C'est quand on veut que le pays soit libre. Que Pinochet s'en aille.

— Et c'est pour ça qu'on les met en prison ?

— Je crois.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je sais pas.

Un ouvrier s'approcha lentement et vint passer la main dans les cheveux de Daniel, l'ébouriffant encore plus que d'habitude.

— Je vais t'aider à fermer, dit-il.

Pedro prit le chemin du retour en poussant le ballon du pied et, comme il n'y avait dans la rue personne avec qui jouer, il courut jusqu'à l'autre carrefour attendre le bus qui ramènerait son père du travail. Quand son père descendit, Pedro l'attrapa par la taille et son père se pencha pour l'embrasser.

— Maman n'est pas encore rentrée ?

— Non, dit l'enfant.

— Tu as beaucoup joué au foot ?

— Un peu.

La main de son père attrapa sa tête et la serra contre sa poitrine en une caresse.

— Y a des soldats qui sont venus arrêter le père de Daniel.

— Oui, je sais, dit le père.

— Et comment tu le sais ?

— On m'a prévenu par téléphone.

— Daniel, c'est lui le patron maintenant. Peut-être il va me donner des bonbons.

— Je ne crois pas.

— On l'a emmené dans une jeep comme celles qu'il y a dans les films.

Le père ne répondit rien. Il respira profondément et resta là à regarder la rue avec une grande tristesse.

Bien que ce fût un jour de printemps, on n'y voyait ni femmes ni enfants - que des hommes qui revenaient lentement de leur travail.

— Tu crois qu'on le verra à la télé ?

— Quoi ? demanda le père.

— Le papa de Daniel.

— Non.

Le soir, ils s'assirent tous les trois à table et, bien que personne ne lui ait dit de se taire, Pedro n'ouvrit pas la bouche, comme gagné par le silence de ses parents, et il regardait les dessins de la nappe comme si les fleurs brodées avaient été dans un endroit très loin. Soudain, sa mère se mit à pleurer sans bruit.

— Pourquoi elle pleure, maman ?

Le père regarda d'abord Pedro, puis sa femme et ne répondit pas. La mère dit :

— Je ne pleure pas.

— Quelqu'un t'a fait quelque chose ? demanda Pedro.

— Non.

Ils finirent de manger en silence et Pedro alla mettre son pyjama, qui était orange avec plein d'oiseaux et

de lapins. Quand il revint, son père et sa mère se tenaient enlacés dans le fauteuil, l'oreille tout près de la radio qui émettait des sons bizarres, encore plus vagues que d'habitude à cause du faible niveau. Devant presque que son père allait mettre un doigt sur ses lèvres et lui faire signe de se taire, Pedro demanda très vite :

— Papa, t'es de gauche, toi ?

L'homme regarda son fils, sa femme, et puis tous les deux regardèrent Pedro. Après quoi il leva et baissa lentement la tête pour acquiescer.

— On va t'arrêter toi aussi ?

— Non, dit le père.

— Et comment tu le sais ?

— Tu me portes chance, moineau, dit l'homme en souriant.

Pedro s'appuya au cadre de la porte, heureux qu'on ne l'envoie pas se coucher tout de suite comme les autres soirs. Il prêta attention à la radio, en essayant de comprendre ce qui attirait ses parents et leurs amis chaque soir. Quand il entendit la voix du speaker dire : « La junte fasciste », il sentit que toutes les choses, qui jusque-là, flottaient éparées dans sa tête, s'assemblaient soudain comme dans ces puzzles où petit bout par petit bout il recomposait l'image d'un voilier.

— Papa ! s'écria-t-il. Moi aussi je suis antifasciste ?

Le père regarda sa femme, comme si la réponse à cette question était écrite dans ses yeux à elle, et la mère gratta sa pommette d'un air amusé et finit par dire :

— C'est difficile à dire.

— Et pourquoi ?

— Parce que les enfants ne sont anti-rien. Les enfants sont simplement des enfants. Les enfants de ton âge doivent aller à l'école, beaucoup étudier, jouer encore plus, et bien aimer leurs parents.

Chaque fois qu'on disait à Pedro de si longues phrases, il ouvrait grands les yeux en espérant que le puzzle allait s'organiser dans sa tête. Mais cette fois il battit des cils, le regard fixé sur la radio.

— Bon, dit-il en se grattant le nombril qui pointait chaque fois que le pantalon de son pyjama commençait à glisser, mais si le papa de Daniel est en prison, Daniel ne pourra pas aller à l'école.

— Allez, au lit, moineau, dit le père.

Le lendemain, Pedro avala deux petits pains avec de la confiture, promena un doigt dans le lavabo, s'essuya le coin des yeux et partit ventre à terre à l'école pour qu'on ne lui marque pas un autre retard. En chemin, il vit un beau cerf-volant bleu pris dans les branches d'un arbre, mais il eut beau sauter et sauter, rien à faire. La cloche n'avait pas encore fini de sonner ding-dong quand la maîtresse entra, toute raide, accompagnée d'un monsieur en uniforme militaire, une médaille sur la poitrine longue comme une carotte, des moustaches grises et des lunettes plus noires que la crasse des genoux. Il ne les enleva pas, peut-être parce que le soleil entraînait dans la classe comme s'il avait voulu l'incendier.

La maîtresse dit

— Debout mes enfants, et bien droits.

Les enfants se levèrent et attendirent le discours du militaire qui souriait avec ses moustaches en brosse à dents sous ses lunettes noires.

— Bonjour mes petits amis, dit-il. Je suis le capitaine Romo et je suis venu vous voir de la part du gouvernement, c'est-à-dire du général Pinochet, de l'amiral Mérino et du général Leigh, pour inviter tous les enfants de toutes les classes de cette école à faire une rédaction. Celui qui aura écrit la plus belle de toutes recevra des mains du général Pinochet lui-même une médaille en or et un ruban comme celui-là, aux couleurs du drapeau chilien.

Il croisa ses mains derrière son dos, se plaça, d'un saut, jambes écartées et étira le cou en levant un peu le menton.

— Attention ! Asseyez-vous !

Les enfants obéirent en se grattant à deux mains.

— Bien, dit le militaire. Prenez vos cahiers... Les cahiers sont prêts ? Bien, prenez vos crayons... Les crayons sont prêts ? Écrivez ! Sujet de la rédaction : « Ma maison et ma famille » Vu ? C'est-à-dire ce que vous faites, vous et vos parents, à votre retour de l'école et du travail. Les amis qui viennent. Ce dont on parle. Les réflexions qu'on fait quand on regarde la télé. Tout ce qui vous passera par la tête, librement, en toute liberté. Prêts ? Une, deux, trois, partez !

— On peut effacer, m'sieu ? demanda un enfant.

— Oui, dit le capitaine.

— On peut écrire avec un Bic ?

— Oui, jeune homme, bien sûr !

— On peut écrire sur une copie, m'sieu ?

— Absolument.

— Il faut en mettre combien, m'sieu ?

— Deux ou trois pages.

Les enfants protestèrent en chœur.

— Bon, conclut le capitaine. Une ou deux alors. Au travail !

Les enfants mirent leur crayon entre les dents et regardèrent au plafond pour voir si, par un petit trou, l'oiseau de l'inspiration n'allait pas descendre vers eux. Pedro suçait avec force le bout de son crayon, mais il n'en sortit pas le moindre mot. Il fourragea dans son nez et colla sous la table une petite crotte qui en était sortie par hasard. Leïva, son voisin de table, était en train de se ronger les ongles un à un.

— Tu les manges ? lui demanda Pedro.

— Quoi ?

— Les ongles.

— Non, je les coupe avec mes dents et après je les crache. Comme ça. T'as vu ?

Le capitaine s'avança entre les tables et Pedro put voir à quelques centimètres la boucle dure et brillante de son ceinturon.

— Et vous, vous ne travaillez pas ?

— Si, m'sieu, dit Leïva.

Et, à toute vitesse, il fronça les sourcils, sortit sa langue entre ses dents et écrivit un grand « A » pour commencer sa rédaction. Quand le capitaine fut revenu au tableau et se fut installé pour parler tout bas avec la maîtresse, Pedro jeta un coup d'œil à la feuille de Leïva.

— Qu'est-ce que tu vas mettre ?

— N'importe quoi. Et toi ?

— Chais pas.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait tes vieux hier au soir ?

— Ben, toujours la même chose. Ils ont mangé, ils ont écouté la radio et ils se sont couchés.

— Ma maman, pareil.

— Ma maman, elle s'est mise à pleurer tout à coup.

— Les femmes, ça pleure tout le temps, t'as pas remarqué ?

— Moi, j'essaie de jamais pleurer. Ça fait presque un an que j'ai pas pleuré.

— Et si je te casse la gueule ?

— Ben, pourquoi, puisqu'on est copains ?

— C'est vrai.

Ils empoignèrent tous les deux leurs stylos et regardèrent l'ampoule éteinte, les ombres sur les murs, et ils se sentaient la tête vide comme une tirelire et sombre comme un tableau noir. Pedro approcha sa bouche de l'oreille de Leïva et lui dit :

— Dis, t'es antifasciste, toi ?

Leïva surveilla la position du capitaine. Il fit signe à Pedro de tourner la tête et vint lui souffler son haleine dans l'oreille :

— Ben, évidemment, ducon.

Pedro s'écarta un peu de lui et cligna de l'œil exactement comme font les cow-boys au ciné. Après quoi, il se rapprocha encore en faisant semblant d'écrire quelque chose sur la page déserte.

— Mais t'es qu'un enfant, toi !

— Ça n'a rien à voir.

— Ma maman, elle dit que les enfants...

— Elles disent toujours ça... Mon papi on l'a arrêté et on l'a emmené dans le nord.

— Le papa de Daniel aussi.

— Je connais pas.

— L'épicier.

Pedro contempla la feuille blanche et lut, écrit de sa propre main : « Pedro Malbran. École Siria cours moyen A - Ma maison et ma famille. »

— Eh ! le Maigre ! dit-il à Leïva. Chiche que je gagne la médaille !

— Vas-y, microbe !

— Si je la gagne, je la revends et je m'achète un ballon de foot, un vrai, en cuir blanc avec des carrés noirs.

— Tu l'as pas encore gagnée.

Pedro mouilla la pointe de son crayon avec un peu de salive, poussa un profond soupir et écrivit d'un seul trait le texte suivant :

« Quand mon papa revient du travail, je vais l'attendre à l'arrêt du bus. Des fois, ma maman est déjà rentrée et quand mon papa arrive elle lui dit alors mon grand ça s'est bien passé aujourd'hui. Oui lui dit mon papa et toi aussi. Ça va, ça va, lui dit ma maman. Après, moi je vais jouer au foot et j'aime bien marquer des buts en faisant des têtes. Daniel, lui, il aime bien être goal mais moi je l'énerve parce qu'il arrive pas à bloquer quand je choute. Après, ma maman vient me chercher et elle me dit maintenant viens manger Pedrito, et on se met à table et moi je mange tout sauf les haricots parce que je peux pas les blairer. Après mon papa et ma maman s'assoient dans les fauteuils du livingue et ils jouent aux échecs et moi je fais mes devoirs. Et après on va tous au lit et moi je joue à leur chatouiller les pieds. Et après, après, j'ai plus rien à raconter parce que je m'endors.

signé: Pedro Malbran.

P.S- : Si on me donne un prix pour la rédaction, je voudrais bien un ballon de foot mais pas en plastique. » Une semaine passa, au cours de laquelle un arbre du quartier s'abattit tellement il était vieux, l'éboueur ne passa pas pendant cinq jours et les mouches venaient heurter les yeux des gens et même leur entraient dans le nez, Gustavo Martinez de la maison d'en face se maria et ils donnèrent du gâteau de mariage à tous les voisins, la jeep revint et on arrêta le professeur Manuel Pedraza, le curé ne voulut pas dire la messe ce dimanche-là, le Colo gagna un match international haut la main, on trouva le mur blanc de l'école barré d'un large mot en rouge : « RESISTANCE », Daniel revint jouer au foot et il marqua un but d'un retournement et un autre d'une tête, le prix des glaces augmenta, et Mathilde Shepp, le jour de ses huit ans, demanda à Pedro de l'embrasser sur la bouche.

— T'es pas folle, toi ! lui répondit-il.

Après cette semaine en vint une autre et, un jour, le militaire réapparut dans leur classe, les bras chargés de papiers, d'un sac de bonbons et d'un calendrier avec la photo d'un général.

— Mes chers petits amis, dit-il à la classe, vos rédactions étaient très jolies et elles nous ont beaucoup amusés mes collègues et moi, aussi en notre nom à tous et au nom du général Pinochet, je dois vous féliciter très sincèrement. Ce n'est pas dans votre classe que la médaille d'or a été gagnée, mais dans une autre ; oui, une autre. Cependant, pour récompenser votre sympathique petit travail, je vais vous distribuer à chacun un bonbon, votre rédaction avec une note, et ce calendrier avec la photo du héros.

Pedro mangea son bonbon dans le bus du retour. Il alla attendre son père au coin de la rue et, plus tard, il posa sa rédaction sur la table du dîner. En bas, le capitaine avait écrit à l'encre verte : « Bravo ! Je te félicite ! » Mangeant sa soupe d'une main et se grattant le nombril de l'autre, Pedro attendit que son père ait fini de la lire. L'homme passa la rédaction à la mère et la regarda sans rien dire ; il enfilait ses cuillerées de soupe l'une après l'autre sans s'arrêter, mais sans quitter sa femme du regard. Elle leva les yeux de la feuille et il lui vint aux lèvres un sourire radieux, éclatant comme un fruit. Sourire que le père copia aussitôt, tout pareil.

— Bon, dit-il. Il va falloir acheter un jeu d'échecs, on sait jamais.

Antonio SKARMETA. Le Cycliste de San Cristobal, Éditions du Seuil, Coll. « Points Point-Virgule », 1984.